

JUILLET 1944

CDLV-56



TEMOIGNAGE  
D'UN FRANÇAIS  
RAPATRIÉ DU  
STALAG VIIA

SUR LES ATROCITES COMMISES  
PAR LES NAZIS SUR LES FEMMES ENFANTS  
ET PRISONNIERS RUSSES

EDITE PAR LE  
MOUVEMENT NATIONAL  
CONTRE LE RACISME

## I N T R O D U C T I O N

=====

Nous présentons à nos lecteurs le récit terrible que nous a transmis un de nos amis, prisonnier Français rapatrié d'Allemagne.

Dans sa tragique simplicité, avec le seul souci d'un témoignage sincère qu'il exprime, il constitue un acte d'accusation que notre Mouvement se devait de faire connaître.

C'est qu'en effet, il apporte la preuve que si les persécutions antisémites sont les plus odieuses, les plus brutales et les plus systématiques parmi les persécutions hitlériennes, elles ne sont que le point de départ d'assassinats généralisés commis sur tout ce qui n'est pas Allemand.

Le "Juif à exterminer", "l'Asiatique russe", le "Français néo-ride", tous sont les victimes désignées à des criminels dont l'orgueil insensé n'a d'égale que leur sauvagerie bestiale.

Les Juifs de Varsovie,  
Les prisonniers soviétiques du Stalag VII A,  
Les 1.200.000 prisonniers de guerre Français, maintenant  
depuis quatre longues années dans l'esclavage des camps,  
Les pendus de Nîmes et de Tulle,  
Les fusillés de Dordogne et du Nord,  
Les habitants d'Oradour s/ Glanes,

tous, ont les mêmes victimes des mêmes principes criminels.

Un second enseignement se dégage encore de la lecture de ce document.

Il exprime la solidarité de tous les prisonniers vis-à-vis de leurs compagnons soviétiques, et, dans cette union dans la souffrance en face des bourreaux, à quoi correspond l'aide apportée chez nous à tous les persécutés, c'est l'âme de la France qui souffre elle-même, mais toujours tolérante et humaine.

Quand pointe l'aube de notre libération, nous sommes sûrs que cette lecture ne pourra qu'affermir le lecteur dans sa conviction, qu'elle le décidera à rejoindre ceux qui, depuis quatre ans luttent contre les mensonges et les crimes racistes, pour le rétablissement dans notre pays libéré du principe de l'égalité de tous les hommes.

MOUVEMENT NATIONAL CONTRE LE  
RACISME

Juillet 1944

TEMOIGNAGE D'UN RAPATRIE DU STALAG VII A.

J'ai été prisonnier en Allemagne jusqu'au milieu de 1943. Pendant ma longue captivité il m'est arrivé souvent de travailler en Kommando dans différentes régions de l'Allemagne du Sud, mais j'ai néanmoins passé la plupart du temps au stalag VII A, qui se trouvait à Moosburg en Bavière. Je vais donc borner mon récit au traitement ignoble des prisonniers soviétiques dans ce stalag seulement, que je connais le mieux.

Les prisonniers soviétiques commencèrent à arriver en Juillet 1941. Quelques jours avant l'arrivée du premier convoi une grande effervescence régnait parmi les gardiens du stalag et les autres militaires allemands. "AH ! ils vont arriver les Bolcheviks ! Nous allons leur préparer une bonne "réception" ! Nous allons bien les recevoir ces asiatiques : As-tu déjà préparé un bon bâton ?" - On pouvait entendre constamment ces exclamations dans les conversations des nazis ces jours-là.

Le jour d'arrivée du convoi fut pour ces brutes un véritable jour de fête. Endimanchés, armés de bâtons, de matraques et de fusils, de nombreux gardiens et militaires nazis étaient venus à la gare attendre le train. Je travaillais à ce moment-là en Kommando à la gare même et j'ai pu tout observer de près. Pendant une demi-heure environ, les nazis circulèrent bruyamment sur le quai, en brandissant leurs armes et en guettant l'arrivée du train. Lorsqu'enfin il se montra au loin, les brutes se rangèrent tout le long du quai et aussitôt que le train fut arrêté, le spectacle d'horreur commença. Des dizaines de nazis s'élançèrent comme des bêtes féroces vers les portes des wagons à bestiaux. Avec des cris sauvages : "Paris" ! ils sautèrent à l'intérieur des wagons pour en chasser les prisonniers et les faire sortir, tandis que sur le quai bâtons, matraques et fusils entraient en action.

C'était horrible à voir. Les bandits nazis frappaient aveuglément avec un rage de fous furieux. Ils frappaient partout : sur la tête, la figure, le dos, les jambes. Comme une meute de chiens enragés ils s'acharnaient sur les malheureux prisonniers exténués, et ils ne cessaient de frapper même lorsque leurs victimes gisaient déjà par terre, blessées et couvertes de sang. Les cris et les gémissements des blessés, mêlés aux cris sauvages des assassins, ivres de sang, remplissaient l'air et se répercutaient au loin. Je suis resté comme cloué au sol d'horreur et de stupéfaction à la vue de tant d'atrocités ...

Jamais, je n'aurais cru que des êtres humains fussent capables de telles sauvageries envers des malheureux sans défense. Lorsqu'enfin les bandits, las de frapper, arrêterent le massacre, le sol était jonché de morts et de blessés. Partout on voyait de grandes taches de sang et les parois des wagons étaient tout éclaboussées non seulement de sang, mais aussi de morceaux de cerveau des victimes. Sans se soucier le moins du monde des blessés et des morts, les nazis commencèrent à aligner par rangées de cinq tous les autres prisonniers qui pouvaient encore se tenir debout. Ils étaient presque tous plus ou moins blessés, les visages gonflés et ensanglantés, la chair meurtrie. Un silence lourd, interrompu à peine de temps en temps par les gémissements des blessés planait sur eux. Les dents serrés, les yeux fixés au sol, ....

comme s'ils n'osaient pas regarder leurs camarades blessés ou morts restés par terre, ils attendaient. Bientôt l'ordre de marche fut donné et le convoi des prisonniers martyres se dirigea vers le camp. Les blessés et les morts ne furent ramassés que plus tard .

Après ce premier convoi, d'autres trains de prisonniers arrivèrent encore à notre stalag, et chaque fois, pendant des semaines et des semaines, le même sinistre spectacle se répéta à la gare .

Dans notre stalag, rien n'était préparé pour recevoir les prisonniers soviétiques. Le seul souci des Allemands était de les isoler de tous les autres prisonniers. On installa des barrières de barbelés dans un coin du terrain, et c'est derrière ces barrières, sur la terre nue, que les prisonniers soviétiques furent parqués, en attendant qu'ils aient construit leurs baraques .

Quand le convoi arriva au stalag, le camp tout entier savait déjà ce qui s'était passé à la gare. La seule vue des prisonniers soviétiques aurait suffi d'ailleurs à en témoigner. Emus par leurs souffrances, et malgré l'ordre sévère de ne pas les approcher, nous nous sommes tous peu à peu rassemblés autour d'eux - chacun apportait quelque chose, un morceau de pain, un biscuit, des cigarettes ... et les jetait par dessus les barbelés . Petit à petit, nous nous sommes trouvés presque tous autour du camp soviétique. Les gardiens ne pouvaient pas grand chose contre nous, car avec les Serbes et les Polonais nous étions 15.000 . Mais ils se vengèrent atrocement sur les prisonniers soviétiques. Sans aucun avertissement ils commencèrent à tirer sur tous ceux qui osaient ramasser ce que nous leur jetions. En quelques secondes des dizaines de prisonniers soviétiques tombèrent morts ou blessés sous les yeux de tous les prisonniers rassemblés. Pour augmenter l'impression causée par cet acte de terreur, les assassins interdirent qu'on ramasse les morts pour les enterrer et laissèrent les cadavres sur le terrain jusqu'au lendemain .

Le même soir, il nous fut formellement interdit de sortir ou même d'approcher des fenêtres des baraques au moment de l'arrivée d'un convoi de prisonniers soviétiques. Un de nos camarades, blessé à la tête, se mit cependant à la fenêtre de l'infirmerie pour regarder. Le capitaine du camp l'aperçut, accourut vers lui et à coups de grosse clé, il le frappa si rageusement à la tête que son pansement en fut immédiatement tout ensanglanté .

Les horreurs auxquelles j'avais assisté le premier jour n'étaient que le commencement d'une longue série d'atrocités et de tortures que les nazis préparaient pour les prisonniers soviétiques. Dès leur arrivée, tous, y compris les malades, les infirmes et les blessés, étaient employés aux travaux les plus durs. Encore tout épuisés de leur voyage et brisés par la réception que les bourreaux leur avaient faite à la gare, affamés et sans aucun abri, ils étaient obligés tout d'abord de travailler à la construction de leurs baraques. Ceux qui en étaient incapables et qui par conséquent, devenaient "inutiles" étaient, pour la plupart, abattus sous un prétexte quelconque. Quand les baraques étaient construites, les prisonniers travaillaient dehors. Alignés en rangs de 5, ils étaient conduits au travail, encadrés par des gardes, et derrière eux se traînaient les infirmes et les estropiés, parmi lesquels

il y en avait tous les 10 mètres - ne manquaient aucune occasion de les martyriser. Pour la moindre peccadille ils les battaient longuement et avec rage; pour le moindre mouvement qui ne leur plaisait pas c'étaient des coups de matraques et de crosses, des coups de poing et des coups de pieds. La brutalité des gardiens ne connaissait pas de bornes.

Cependant de nouveaux convois arrivaient constamment. Il y avait toujours de la place au camp, car une grande partie des prisonniers des précédents convois était exterminée par les fusillades, par la faim et par les maladies. Jusqu'à la fin de 1941 tous les convois n'étaient composés que de civils, pour la plupart des enfants de 12 ans ou des personnes âgées de plus de 50ans. Vers la fin de 1941, le premier convoi de militaires arriva dans notre stalag. Malgré la surveillance sévère des gardes allemands, je réussis à m'entretenir avec plusieurs d'entre eux et à apprendre les détails horribles de leur voyage et de leur traitement en route. Voici ce qu'ils me racontèrent :

Leur convoi avait été formé dans la région de Smolensk. Pendant 14 jours ils avaient voyagé dans des wagons fermés, presque sans nourriture, et la plupart d'entre eux étaient morts en route. Avant le départ les Allemands leur avaient enlevé tous leurs vêtements et ne leur avaient donné à la place que des haillons. Ce n'est qu'après leur arrivée au camp qu'on leur avait distribué de vieux vêtements déchirés pour s'habiller. " Sur ces vêtements, on avait inscrit le signe distinctif des prisonniers de guerre.

Mais cela n'avait pas suffi aux allemands Pour être sûrs que leur proie ne leur échapperait pas, pour pouvoir partout la reconnaître, ils avaient osé marquer au fer rouge, à l'épaule, tous les prisonniers du convoi.

Dans les pays civilisés, on a rejeté comme barbare ce procédé qu'on employait pour marquer les forçats, autrefois.

En Allemagne hitlérienne, tout sentiment de la dignité humaine est repoussé, tout ce qui n'est pas Allemand est considéré comme vil bétail et traité comme tel " .

Leur convoi n'était composé que de simples soldats. Tous les officiers avaient été mis à mort en route de la façon la plus atroce : ils avaient été pendus aux arbres par un bras. Des officiers d'autres convois avaient subi le même sort, car tout le long de la route, sur une grande distance, ils avaient vu des officiers soviétiques pendus aux arbres. Quant aux prisonniers Juifs ils avaient tous été massacrés avant le départ, à coups de fusils et de mitrailleuse.

J'ai regardé ces malheureux prisonniers du convoi. Ils étaient tous malades et tenaient à peine sur leurs jambes. Ils étaient maigres comme de véritables squelettes et je pouvais à peine croire que quelques mois auparavant ils étaient des hommes au poids normal de 65 à 70 kilogs.

Jusqu'ici tous les convois civils ou militaires étaient des convois d'hommes. Vers le mois de mai 1942 le premier convoi de femmes accom-

pagnées d'enfants est arrivé dans notre stalag. On en comptait 500. Elles venaient de la région de Leningrad. D'abord et avant de les avoir vues, nous avons pensé qu'il s'agissait sans doute de femmes combattantes faites prisonnières au front. Mais non ! c'étaient bien des femmes civiles : des mères avec des bébés au bras, des jeunes filles de 14 ans. Les enfants surtout faisaient peine à voir. De petits enfants qui savaient à peine parler s'approchèrent près des barbelés et commencèrent à crier : "Brott!" (du pain). Nous étions émus jusqu'aux larmes au spectacle de ces innocents affamés et nous avons commencé à leur jeter des biscuits et les bâtons de chocolat qui nous restaient. Nous étions tous certains que cette fois-ci les gardiens le toléreraient, étant donné qu'il s'agissait de petits enfants. Mais à notre grande stupeur, au moment même où les enfants se jetaient à terre pour ramasser les biscuits et le chocolat, une fusillade éclata, suivie aussitôt de cris déchirants d'enfants et de femmes : les barbares sans nom avaient osé tirer sur les enfants affamés et sur les femmes !...

Le résultat de cet acte de barbarie inouïe était tragique : plusieurs enfants et quelques femmes avaient été tués sur place, beaucoup d'autres étaient blessés. Ils gisaient tous là, près des barbelés, où quelques instants seulement auparavant ils ne demandaient qu'un morceau de pain pour apaiser leur faim. Mais cette fois-ci les Allemands conscients de l'énormité de leur crime n'ont pas laissé les cadavres sur le terrain, mais ils les ont immédiatement relevés et les ont enterrés en cachette la nuit.

Les femmes et les enfants avaient été installés dans quelques baraques voisines de l'hôpital, qu'on avait mises à leur disposition. Mais leur situation n'était pas meilleure que celle des hommes. Elles avaient à subir les mêmes souffrances qu'eux, elles souffraient comme eux de la faim, du froid, de la saleté, et surtout de la brutalité des gardiens. Dans certains cas leurs souffrances et leurs tortures étaient encore plus grandes que celles des hommes. Tel était par exemple le cas pour ce qu'elles avaient à subir pendant la soupe.

La soupe était distribuée dans des boîtes à conserves rouillées qui servaient de bols. Comme il n'y avait jamais assez de boîtes pour toutes les femmes, on les alignait sur deux rangées, l'une avec des boîtes, l'autre sans. Lorsque la première rangée terminait, l'autre devait en principe être servie. Mais le bouillon était trop petit et il n'y avait jamais assez de soupe pour tout le monde. Les dernières donc restaient toujours sans nourriture. Tout cela était déjà assez dur à supporter, mais par dessus le marché, les gardiens ne cessaient de les torturer pendant toute l'heure de la soupe. Avec des pneus de caoutchouc ils se promenaient parmi les femmes et les enfants, et à la moindre occasion ils les frappaient brutalement. Si une femme s'approchait trop vite ou pas assez vite du bouillon, si celles qui restaient sans nourriture réclamaient leur ration, les coups de pneus pleuvaient sur leur tête, sur leur visage, sur leur corps meurtri. Dans le désordre qui se produisait toujours pendant la distribution, les enfants qui se traînaient à côté de leurs mères, se perdaient souvent, et le camp retentissait alors des pleurs et des cris des enfants et des mères se cherchant pour manger ensemble leur maigre pitance. ....

Ces scènes douloureuses de famine et de tortures qui se répétaient tous les jours, provoquaient l'indignation générale chez nous.

Une autre partie du calvaire des femmes leur venait des maladies et des épidémies qui ravageaient sans arrêt leur camp. Déjà malades à leur arrivée, affamées et torturées par la suite, elles vivaient au surplus dans d'effroyables conditions d'hygiène. Un seul exemple suffit : dans tout le camp, cinq cents femmes, ne pouvaient utiliser pour leur toilette qu'un seul poste d'eau, avec un seul robinet. Peut-on s'étonner alors que les épidémies se soient succédées, et que le nombre des maladies mortelles ait été très élevé ?.

Ainsi, quand peu de temps après leur arrivée au camp une épidémie de typhus éclata, 170 femmes et enfants tombèrent malades. On les parqua dans quelques baraques spéciales qu'on baptisa du nom d'hôpital. En réalité, personne ne s'occupa des malades, on les laissa sans soins, sans même un peu d'eau pour apaiser la soif dévorante de leur fièvre. On eut dit que tout était fait pour qu'ils meurent le plus vite possible. En moins de trois semaines, 140 sur les 170 malades succombèrent. Pendant leur longue agonie, jour et nuit, on entendit leurs gémissements, leurs appels désespérés de secours, les pleurs des enfants réclamant leurs mères de leurs dernières forces, et les plaintes des mères restées sans nouvelles de leurs enfants malades .

De toutes les horreurs auxquelles j'ai assisté dans notre stalag , la détresse déchirante des malades abandonnés était la plus terrible à voir. Mais les bourreaux du camp n'y faisaient aucune attention et c'est avec la plus grande insouciance et la plus complète indifférence qu'ils ont laissé ces enfants et ces femmes mourir comme crèvent des chiens abandonnés . Ils ne se souciaient même pas de ramasser les morts et ils laissaient souvent pendant plusieurs jours les cadavres à demi décomposés à la dérive des rivières .

Les nazis se sont souvent surpassés dans leurs atrocités, mais le traitement innommable qu'ils ont infligé à des femmes et à des enfants était tel que je n'aurais jamais cru cependant qu'ils étaient capables de tant de barbarie sadique .

Ils n'ont aucun sentiment humain .